

et des vêtements.  
 à organiser les  
 noirs Macaya et  
 d'utiles auxiliai-  
 s avec des proposi-  
 e Jean-François et  
 les possessions es-  
 vaient tous les se-  
 ce qui les flattait  
 es et des décora-  
 ols caressaient la  
 es en les traitant  
 ntes, et de ducs.  
 de ces pompeuses  
 e malsonnant de  
 t par les commis-

point; il avait été  
 maréchal de camp  
 s Espagnols. Mais  
 ou firent aux com-  
 qui démontre que  
 dirigée, du moins  
 enées royalistes.  
 s, dirent-ils, nous  
 nté de la nation,  
 ne le monde règne,  
 té que celle d'un  
 de celui de France,  
 héris de celui d'Es-  
 noigne des récom-  
 de nous secourir;  
 e pouvons vous re-  
 rires, que lorsque  
 i roi. »

ne réponse à peu  
 ns, et qui mérite  
 textuellement :  
 ujet de trois rois;  
 maître de tous les  
 ce, qui représente  
 oi d'Espagne, qui  
 e. Ces trois rois  
 de ceux qui, con-  
 e, ont été adorer  
 ie passais au ser-  
 e, je serais peut-  
 la guerre contre  
 de ces trois rois  
 élités »

ement les nègres  
 r par les séduc-  
 et l'influence des  
 troupes de ligne  
 missaires contre  
 at avec leurs of-

ficiers dans la colonie espagnole. La po-  
 sition de Sonthonax au Cap était des plus  
 critiques. Polverel était retiré aux Cayes,  
 où tout était calme; et Sonthonax avec  
 mille soldats et sept à huit cents hom-  
 mes de couleur, était environné de  
 trente mille noirs insurgés. Il n'avait ni  
 poudres ni vivres. Dans cette extrémité,  
 il eut recours à une mesure de salut pu-  
 blic, qui lui fut conseillée par les plus  
 riches colons eux-mêmes, qui craignaient  
 l'être tous massacrés (1). Le 29 août,  
 il prononça l'affranchissement général  
 des esclaves. Polverel, qui se trouvait  
 dans l'ouest, où la révolte était moins  
 menaçante, ne considérant que l'indis-  
 cipline excitée chez les colons qui l'en-  
 vironnaient, crut la mesure imprudente;  
 Delpech, qui avait succédé à Ailhaud, la  
 désapprouva hautement. Mais sa mort,  
 arrivée peu après, arrêta la désunion  
 entre de naïtre entre les commissaires.  
 Sonthonax et Polverel s'étant concertés  
 ensemble, on ouvrit dans chaque pro-  
 vince des registres sur lesquels les habi-  
 tants donnèrent par écrit la liberté à  
 leurs esclaves.

Cependant l'acte d'affranchissement  
 ne produisit pas tous les résultats qu'on  
 en attendait. Les nègres qui n'avaient  
 pas abandonné leurs travaux les conti-  
 nuèrent; ceux qui avaient pris les ar-  
 mes, ne les déposèrent pas; le parti  
 royaliste les dominait encore. Ce parti  
 puisa de nouvelles forces dans le mécon-  
 tentement général des colons du sud et  
 de l'ouest à la nouvelle de l'affranchis-  
 sement.

Malgré les efforts des mulâtres et des  
 commissaires, les blancs de la Grande-  
 Anse s'étaient maintenus indépendants.  
 Ils députèrent vers le gouverneur de la  
 Jamaïque un riche planteur, Venant de  
 Charmilly, pour offrir leur soumission à  
 l'Angleterre. Un traité fut signé de part  
 et d'autre le 13 septembre 1793. Nous  
 en rapporterons le premier article, dans  
 lequel les colons expriment les motifs  
 qui les font agir.

« Les habitants de Saint-Domingue,  
 ne pouvant recourir à leur légitime  
 souverain pour se délivrer de la ty-  
 rannie qui les opprime, invoquent la  
 protection de S. M. Britannique, lui

« prêtent serment de fidélité, la sup-  
 « plient de leur conserver la colonie, et  
 « de les traiter comme de bons et fi-  
 « dèles sujets jusqu'à la paix générale,  
 « époque à laquelle Sa Majesté Britan-  
 « nique, le gouvernement français et les  
 « puissances alliées décideront définitive-  
 « ment entre eux de la souveraineté  
 « de Saint-Domingue. »

Puis venaient douze autres articles qui  
 renfermaient les conditions de la capi-  
 tulation.

Sonthonax avait quitté le Cap, laissant  
 au milieu des ruines le général de La-  
 veaux, avec quelques centaines de sol-  
 dats, des mulâtres et des nègres qui s'é-  
 taient enrôlés.

Quoique pressé par les troupes de  
 Jean-François et des Espagnols, qui ga-  
 gnaient toujours du terrain, de Laveaux  
 sut par son activité rétablir l'ordre et  
 ramener la confiance.

Pendant ce temps, une escadre an-  
 glaise, partie de la Jamaïque, était dé-  
 barquée à Jérémie le 22 septembre, sous  
 le commandement du colonel Whitelocke.  
 La garnison du môle Saint-Nicolas, com-  
 posée du 87<sup>e</sup> régiment et de cent gardes  
 nationaux, livra la place aux Anglais  
 sans combattre. Saint-Marc, l'Arcahaye,  
 Léogane, le Grand-Goave et plusieurs  
 villes du sud les reçurent aussi comme  
 des libérateurs.

Les commissaires, environnés de trahi-  
 sons, prirent des mesures rigoureuses.  
 Sonthonax fit élever la guillotine sur  
 la place du Port-au-Prince. Un blanc y  
 fut seul exécuté : ce spectacle inusité  
 avait causé une telle horreur que la ma-  
 chine fatale fut enlevée pour ne plus re-  
 paraître. Mais tous les blancs furent  
 désarmés et les noirs mis en réquisition.

Une nouvelle escadre anglaise, sous  
 les ordres du commodore John Ford, se  
 présenta, le 2 février 1794, devant le Port-  
 au-Prince. Trois officiers envoyés à Son-  
 thonax en parlementaires, demandèrent  
 à lui parler en particulier. « Des An-  
 « glais, reprit celui-ci, ne peuvent avoir  
 « rien de secret à me dire; parlez en  
 « public, ou retirez-vous. » « Je  
 « viens, dit un des officiers, vous som-  
 « mer de la part du roi d'Angleterre de  
 « lui rendre cette ville et les bâtiments  
 « qui sont dans le port. — Monsieur,  
 « dit Sonthonax, si nous étions jamais

(1) Malenfant.